LE DROIT DU SEIGNEUR, COMÉDIE,

EN TROIS ACTES ET EN PROSE;

MELÉE D'ARIETTES.

POEME DE M. DESFONTAINES;

MUSIQUE DE M. MARTINI.

Repréſentée devant Leurs Majeſtés, à Fontainebleau, le 17 Octobre 1783.

Et à Paris, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 29 décembre de la même année.



A PARIS.

Chez DIDOT, l'aîné, Imprimeur & Libraire, Ruë Pavée.

M. DCC. LXXXVII.



ACTEURS.

LE MARQUIS DE FLORIVAL,	M. Clairval.
LE COMTE, ſon fils.	M. Michu.
LE BAILLI,	M. Roſiere.
THERESE,	Mme. Gonthier.
MATHURIN,	M. Narbone.
BABET,	Mme. Dugazon.
JULIEN,	M. Dorſonville.
ALAIN,	M. Menier.
FRONTIN,	M. Trial.
LA FLEUR,	M. Dufreſony.
JUSTINE,	Mlle Desbroſſes.
NICETTE,	Mlle. Roſalie

SUITE DU MARQUIS.

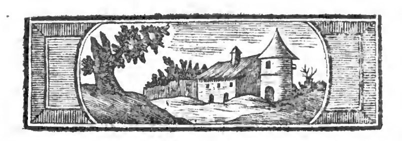
PAGES.

GARDES-CHASSE.

PAYSANS.

PAYSANNES.

La ſcene ſe paſſe au village.



LE DROIT DU SEIGNEUR, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre répréſente une place de village, dont le fond eſt terminé par un côteau ; ſur une des aîles s'élevent un arbre au pied du quel on voit un lit de gazon ; ſur le devant, on apperçoit la maiſon du Bailli : vers le milieu de l'ouverture, Julien arrive, ſuivi d'une troupe de jeunes garçons qui porte des fleurs & des rubans : les uns & les autres ſe groupent à terre, de différens côtés, & arrangent des bouquets ; Alain monte dans l'arbre & l'orne de Guirlandes : l'ouverture peint le réveil de la nature.

SCENE PREMIERE.

JULIEN, ALAIN, JEUNES GARÇONS.

CHŒUR.

PARMI ces fleurs nouvelles
Choiſiſſons,
Uniſſons
Les plus belles.

ALAIN, *du haut de l'arbre.*

C'eſt Julien qui les offrira.

JULIEN.

C'eſt ma Babet qui les aura.

CHŒUR.

Parmi ces fleurs ; &c.

ALAIN, *à Julien.*

Mon arbre eſt-il bien ?

JULIEN.

Il n'y manque rien.

ALAIN.

Mais pourquoi parer ce feuillage ?

JULIEN.

Ce fut sous son ombrage
Qu'autrefois... Mais vous le saurez,
Et soudain vous m'approuverez.

CHŒUR.

Parmi ces fleurs, &c.

JULIEN.

Plus bas, plus bas.
Babet pourrait nous entendre...

ALAIN.

Et tu veux la surprendre ?

JULIEN.

Plus bas, plus bas.

ALAIN.

Ce matin tu l'épouseras,
Et cet' nuit encor, je le gage,
Elle ne dormira pas.

JULIEN, *à demi-voix.*

Je ne le crois pas.

CHŒUR, *à demi-voix.*

Je ne le crois pas.

JULIEN.

Ah! si l'horloge du village
Avait secondé mon amour,
Elle aurait avancé d'un jour.
(*En montrant le chapeau de fleurs.*)
Sa couronne est prête...

ALAIN, *montrant le bouquet.*

Son bouquet
Est fait.

JULIEN, *tenant toujours le chapeau.*

Tantôt, sur sa tête,
L'amour le placera,
Babet l'embellira.

ALAIN, *montrant les autres bouquets.*

Nous en avons pour nos Bergeres,
Pour nos amis, pour nos parens.

JULIEN.

Jeunes & vieux, filles & meres
Auront & bouquets rubans.

CHŒUR.

Parmi ces fleurs, &c.

JULIEN.

Plus bas...

CHŒUR.

Choisissons,
Unissons

DU SEIGNEUR,
Les plus belles.
(*fept heures fonnent.*)
JULIEN.
C'eft pous fept heures... Les voilà...
Eh vîte, eh vîte...
Mon cœur palpite...
Rangeons-nous là.
CHŒUR.
Moi là, moi là.
JULIEN.
Eh vîte, eh vîte,
Mon cœur palpite...
Je la vois...
ALAIN, *regardant & ne voyant rien.*
C'eft voir de loin.
JULIEN.
Et ce fera toujours de même.
De fes yeux, pour voir ce qu'il aime,
Un amoureux n'a pas befoin.
ALAIN.
Tant mieux, fi c'eft toujours de même.
Babet parait fur le côteau, conduite par Mathurin & par Thérefe: elle eft fuivie des jeunes filles, des vieilles & des vieillards: Julien, Alain & les jeunes garçons font rangés en file.

SCENE II.

LES MEMES, THERESE, MATHURIN, BABET, VIEILLES, VIEILLARDS, JEUNES FILLES.

JULIEN.
PAIX.
ALAIN.
Paix.
JEUNES GARÇONS
Paix.
MATHURIN, *à Babet, en lui montrant Julien.*
Regarde, ma chere.
Regarde au bas du côteau.
BABET, *interdite.*
Ah! mon pere!
Comme il fait beau!
JULIEN, *montrant fur le côteau.*
Il fait plus beau près d'ma bergére;
MATHURIN.
La courfe mérite un baifer.
BABET, *regardant fa mere.*
On dit que l'orfqu'on fe marie,
On n'a plus rien à refufer.

(*Elle donne un baiser à Julien qui en prend un second.*)

MATHURIN.

C'étoit l'jeu de recommencer.

JEUNES GARÇONS.

Leur bonheur fait naître l'envie
De s'épouser de s'embrasser.

(*La nôce descend.*)

MATHURIN, *à Thérese en voyant l'arbre paré des guirlandes.*

Oh! pour le coup ma tendre amie,
Faut rajeunir en voyant ça.

THERESE.

Oui, ce fut là,
Je ne l'oublierai de ma vie,
Ce fut là que l'on nous fiança.

JULIEN.

Couple chéri, couple fidele,
Vous serez, en tout, notre modele,
Et c'est là qu'on nous fiancera..

MATHURIN.

Mes chers enfans, ça va de suite;
Tôt, mes amis, tôt, vîte & tôt.
Le bonheur, quand on le mérite,
N'arrive, jamais assez tôt.

CHŒUR.

Tôt, depêchons, tôt, vîte & tôt.
Le bonneur, &c.

(*Pendant ce chœur, les jeunes filles conduisent Babet sur le lit de gazon, qui est sous l'arbre de guirlandes.*)

THERESE.

Le chapeau!

JULIEN.

Le voilà.

THERESE.

C'est aux filles à l'attacher,

MATHURIN.

Leur tour viendra, & elles ne seront pas fâchées.

(*Tandis que les jeunes filles mettent le chapeau sur la tête de Babet, Julien & les garçons attachent des rubans aux bouquets.*)

JUSTINE.

Ce n's'ra pas moi toujours.

NICETTE.

Ni moi.

THERESE, *à Mathurin.*

Ça m'fait souv'nir du jour de mon bonheur.

MATHURIN.

Et du mien,.. J'avais queuqu'printems d'moins.

THERESE.

Quand on s'aim'bien, l'automne a ses douceurs tu l'sais!

MATHURIN.

L'hiver le suit... C'est l'moment de s'quitter, & ça fait de la peine.

THERESE, *attendrie.*

Occupons-nous d'nos enfans.

JULIEN, *à Babet.*

Que ce chapeau-là te va bien !

BABET.

Sans toi, je ne l'aurais jamais désiré.

THERESE.

Le bouquet !

JULIEN.

Le voilà.

THERESE.

C'est encore aux filles à le placer.

JULIEN.

Ne puis-je avoir la préférence?

MATHURIN, *à Thérese qui veut dire non.*

Je t'entends... Mais ne dis rien :
Ne faut-il pas que Julien
Prenne connoissance
De son bien !

JULIEN, *courant à Babet.*

Ah! Babet!... ma main est tremblante...
Ce n'est pas d'peur.

BABET.

Je le sens bien.

THERESE, *à Mathurin.*

Ell' rougit.

MATHURIN.

C'est qu'elle est contente.

JULIEN, *après avoir placé le bouquet.*

Les fleurs que voilà sur ton sein,
N'ont fait que changer de jardin.

JEUNES GARÇONS, *donnant les fleurs.*

Ces bouquets-là sur votre sein;
N'ont fait que changer de jardin.

(*Pendant ce dernier refrain, Mathurin & Thérese vont s'asseoir auprès de Babet : Julien reste de bout à côté de Mathurin, & tout le village les environne.*)

THERESE, *à Babet.*

D'l'instant qu'on nous mit en ménage,
Nous n'eum's qu'un esprit qu'un cœur;
Depuis vingt ans, même langage,
Mêmes désirs & même humeur.
Mon enfant, fais comme ta mere;
Et d'compagnie, avec l'amour,
Chaque matin, dans ta chaumiere

Le plaisir te donn'ra l'bon jour.

CHŒUR.

Chaque matin, dans vot', &c.

MATHUIN, *à Julien.*

Je m'apperçois qu'à ton oreille,
Le désir sonne le tocsin;
Mais en jouissant de la veille,
Songe toujours au lendemain.
Mon enfant, fais comme ton pere;
Et d'compagnie, avec l'amour,
Chaque matin, dans ta chaumiere,
Le plaisir te donn'ra l'bon jour

CHŒUR.

Chaque matin, dans vot', &c.

JULIEN.

Babet est l'bonheur en personne,
Et moi je suis son amoureux:
Qu'on vienne nous offrir un trône,
Notre réponse est dans nos yeux.
Nous dirions, ça n'y peut rien faire,
Et d'compagnie avec l'amour,
Chaque matin, dans not' chaumiere;
Le plaisir nous donne l'bon jour.

CHŒUR.

Chaque matin, dans vot', &c.

JULIEN.

L'bon jour, l'bon soir... Mais jarni; v'là qu' Babet est prête...

BABET.

De d'puis long-tems.

JULIEN.

Je l'suis d'reste; il ne nous manque plus que monsieur l'Bailli, & je vais frapper à sa porte. (*Il l'appelle en frappant*) monsieur l'Bailli..

(*Le Bailli paraît à sa fenêtre, habillé, mais en bonnet de nuit.*)

LE BAILLI.

Un p'tit quart d'heure, & je suis à vous.

JULIEN.

Un p'tit quart d'heure, c'est trop long.

LE BAILLI, *se retirant.*

De la modération.

JULIEN.

C'est impossible.

THERESE.

Patience.

ALAIN.

Une ronde, en attendant qu'il vienne; le tems vous durera moins.

MATHURIN.

MATHURIN.

Il a raison, & j'en suis.

(Tout le village se prend par la main, & fait cercle au tour de Babet.)

ALAIN.

Colin, s'ra-ce le dernier ?
Reprendrai-je mon panier ?

CHŒUR.

Colin, s'ra-ce, &c.

ALAIN.

Dans c'pannier, Bergere agile
Portait ses fruits à la ville,
Chacun lui dit en passant,
Vous n'mamqu'rez pas de chaland:
Oh! vraiment, vraiment, s'fait elle;
C'est un'bagatelle.
Colin, s'ra-ce le dernier ?
Reprendrai-je mon pannier ?

CHŒUR.

Colin, s'ra-ce, &c.

ALAIN.

Ce Colin, qu'amour engage,
Vient s'placer sur son passage,
Elle, aussi-tôt, de quitter
Son pannier pour l'écouter.
Oh! vraiment, vraiment, s'fait elle;
C'est un'bagatelle.
Colin, s'ra-ce le dernier ?
Reprendrai-je mon pannier ?

CHŒUR.

Colin, s'ra-ce &c.

ALAIN.

C'est exprès que je vous guette,
Mais, près d'vous, ma langue est muette;
Et j'vous demande un baiser,
C'est plus gai que de causer.
Oh ! vraiment, vraiment s'fait elle,
C'est un'bagatelle.
Colin, s'ra-ce le dernier ?
Reprendrai-je mon pannier ?

CHŒUR.

Colin, s'ra-ce, &c.

ALAIN.

Monsieur, si c'était tout autre,
Il n'obtiendrait rien du nôtre...
Mamzell', ça m'rend courageux;
Et pour un, j'en aurai deux.
Oh ! vraiment, vraiment s'fait elle;
C'est un'bagatelle.
Colin s'ra-ce le dernier ?

Reprendrai-je mon pannier ?

CHŒUR.

Colin, s'ra-ce, &c

ALAIN.

Vos baisers ont l'air si tendre ;
Qu'on n'saurait trop vous en prendre:
C'est ben doux d'en avoir deux.
Mais trois valent encore mieux:
Oh ! vraiment, vraiment, s'fait-elle,
  C'est un'bagatelle.
Colin, s'ra-ce le dernier ?
Reprendrai-je mon pannier ?

CHŒUR.

Colin, s'ra-ce, &c.

(*Pendant cette ronde, Julien appelle le Bailli, de tems en tems, l'apperçoit & va au-devant de lui.*)

JULIEN.

V'là monsieur l'Bailli.

SCENE III.

LES MEMES, LE BAILLI.

LE BAILLI, *tenant des papiers.*

Il n'y a pas encore cent ans que cette redevance a eu son effet.. Bonjour, enfans... & conséquemment, point de prescription.

MATHURIN.

M. l'Bailli, nos deux jeunes gens vous attendent avec impatience, & nous vous prions...

LE BAILLI, *allant & venant.*

Ce fut *Cathérine Grignon* qui comparut

JULIEN.

M. l'Bailli.

LE BAILLI, *allant & venant.*

Elle était au moment d'épouser *Pierre Chenu.*

THERESE.

M. l'Bailli.

LE BAILLI, *allant & venant.*

Lequel dit *Pierre* fut fort inquiet.

MATHURIN, JULIEN.

M. l'Bailli...

LE BAILLI, *allant & venant.*

Mais la susdite y fut contrainte, par corps, & Monseigneur ne lui fit pas grace d'une minute

CHŒUR.

M. l'Bailli...

LE BAILLI.

En voici le procés-verbal, en bonne forme, & signé de *Christophe Prenant* mon ayeul.

JULIEN.

Mais encore une fois...

LE BAILLI, *à Julien.*

Tu as raiſon; Babet eſt jolie, tu es jeune, fort amoureux, & j'approuve l'alliance.

MATHURIN.

Dépêchez-vous donc, & donnez-nous l'contrat; nous allons l'ſigner.

LE BAILLI.

Babet y conſent?

BABET.

Bien fort.

LE BAILLI.

Il n'y a de réclamation de la part d'aucun garçon?

ALAIN.

Si fait vraiment, & mes camarades & moi, j'réclamons au moins une vingtaine de baiſers que j'avons demandés à Babet & qu'jamais ell' n'a voulu nous accorder.

BABET.

Ils ſont retenus.

JULIEN.

Et tu n'les gard'ras pas long-tems.

LE BAILLI.

Paſſons.

JULIEN.

Au contrat.

LE BAILLI.

Je le tiens, mais j'ai une grande nouvelle à vous apprendre.

MATHURIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt?

LE BAILLI.

Monſeigneur vous aime tous.

THERESE.

Nous le ſavons.

LE BAILLI.

Il s'intéreſſe à Babet & à Julien.

JULIEN.

Nous tâch'rons de l'mériter.

LE BAILLI.

Leur mariage même eſt cauſe qu'il vient aujourd'hui.

MATHURIN.

C'eſt un bonheur de plus.

LE BAILLI.

Et voici une lettre qu'il m'écrit en conſéquence.

JULIEN.

Vous la lirez après.

LE BAILLI.

Il eſt eſſentiel que je la liſe avant.

JULIEN.

Ça va nous r'tarder.

LE BAILLI.

C'est l'affaire d'un moment.

MATHURIN.

Ecoutons.

LE BAILLI, *lisant.*

De tous tems, Bailli, mes ayeux ont joui du droit de vasselage, mon pere n'a pas jugé à propos de l'exercer, j'ai fait comme lui; mais mon fils m'a pressé de le renouveller à l'égard de Babet, & j'y ai consenti.

JULIEN.

Droit de vasselage!

BABET.

A l'égard de Babet!

MATHURIN.

Que voulez-vous dire?

LE BAILLI.

Un instant.

Nous arriverons de main à midi (la lettre est datée d'hier.) *La jeune fille se tiendra prête, & vous l'amenerez au château, dans le pavillon qui donne sur les jardins.*

JULIEN.

Au château?

BABET.

Moi!

LE BAILLI.

J'ai demandé du silence... *Elle y restera seule....*

BABET, JULIEN.

Seule.

LE BAILLI.

Elle y restera seule, jusqu'au moment où elle subira l'épreuve imposée par la loi, & au moment de son mariage, s'il se fait, vous ouvrirez le bal avec elle, c'est le privilege de votre charge, &c.

BABET, JULIEN.

Mon pere!

MATHURIN.

M. l'Bailli, je n'ai jamais entendu parler d'un droit aussi extraordinaire... Que signifie-t-il? depuis quand existe-t-il? d'où vient-il?

LE BAILLI.

Du droit féodal, *de servitude puellarum* envers leurs seigneurs & maîtres, *chapitre 7 paragraphe 10.*

JULIEN.

Au château!

BABET.

Sans Julien! avec monseigneur!

LE BAILLI.

Sans Julien, avec monſeigneur, tête-à-tête.

THERESE.

Tête-à-tête! comment? pourquoi faire?

LE BAILLI.

Ce que ſa grandeur ordonnera.

JULIEN.

Que peut-elle ordonner?

LE BAILLI.

Je l'ignore.

MATHURIN.

J'n'y comprends rien.

BABET.

Julien m'aime, je le ſais, je n'veux rien ſavoir de plus

THERESE, *à Mathurin.*

J'ai fait de même.

JULIEN.

Et monſeigneur aurait le droit...

LE BAILLI.

La loi le veut, vos peres y étaient ſoumis, l'uſage eſt conſacré, point de replique.

CHŒUR.

Ah! Julien! Julien! quel uſage!

JULIEN.

Non, non, jamais.

LE BAILLI.

De la douceur.

JULIEN.

Dans quels pays, dans quel village
Doit-on ſa femme à ſon ſeigneur?

LE BAILLI.

Monſeigneur ne prend point la tienne
Il la demande poliment,
Pour un moment.

JULIEN.

Et ſa demande ſera vaine.

BABET.

Non, Julien,
Je n'en ferai rien.

MATHURIN.

Mes chers enfans, point de colere...
Et vous, Bailli, dites-nous, ſans myſtere,
Ce qu'il exige de Babet.

LE BAILLI.

Ce qu'il exige de Babet?

MATHURIN.

Ce qu'il exige de Babet.

LE BAILLI.

Pour le bonheur de nos familles,
Ses ayeux, avaient, en effet,

Le droit d'interroger nos filles
Sur le choix qu'elles avaient fait.

ÇHŒUR.

Pour le bonheur, &c.

LE BAILLI.

Monſeigneur veut agir de même,
Preuve certaine qu'il vous aime;
En quatre mots, voilà le fait.

CHŒUR.

En quatre mots, &c.

MATHURIN.

En ce cas, plus de réſiſtance,
Refuſer ferait une offenſe.

BABET.

Chargez-vous en, ſage Bailli,
Répondez-lui, répétez-lui
Que Julien ſeul a ſu me plaire.

LE BAILLI.

C'eſt à vous de la ſatisfaire.
Monſeigneur veut être obéi.

THERESE, MATHURIN.

Mes chers enfans, plus de colere.
Monſeigneur, monſeigneur ne veut que notre bien.

BABET.

Oui, monſeigneur ne veut que notre bien,
Mais, ſon fils...

JULIEN.

Mais, ſon fils...

BABET.

Je voulais te le taire.

JULIEN.

Non, non...

LE BAILLI, THERESE, MATHURIN.

Eh bien?

BABET.

Eh bien!

CHŒUR.

Eh bien!

BABET.

L'autre ſoir, j'étais ſeulette,
A l'ombre de cet ormeau,
J'y finiſſais la roſette
Dont j'ai paré ton chapeau.
Monſieur le comte ſe préſente...
Ah! m'fit-il, qu'elle eſt raviſſante!
Que le ſoir,
Il eſt doux de s'voir!
Monſieur, je ſuis votre ſervante,
J'y vois mieux le matin que l'ſoir.

BAILLI, THERESE, MATHURIN, JULIEN.

Ce propos me fait trembler...

CHŒUR.

Babet... Babet... Il faut tout révéler.

BABET.

Je veux fuir, & sans mysteres,
Voilà qu'il retient mes pas...
Oui, m'fit-il, c'est pour me plaire
Que vous avez tant d'appas.
Cédez au feu qui me tourmente;
Vous conviendrez, p'tite innocente,
Que le soir,
Il est doux de s'voir.
Monsieur, je suis votre servante,
J'y vois mieux le matin que l'soir.

JULIEN.

Puis aprés...

BABET.

Il me suit à travers la prairie,
Mais, voilà que je crie...

JULIEN.

Eh bien!

BABET.

Et malgré son ardeur,
Je crois... Oui, je crois qu'il eut peur.

THERESE, MATHURIN.

Bailli! Bailli!... que faut-il faire!

JULIEN.

Désobéir.

LE BAILLI.

A monseigneur!

CHŒUR.

Le jeune Comte veut lui plaire.

LE BAILLI, *à Babet.*

Vous êtes vassale du pere,
Vous n'aurez affaire
Qu'à sa grandeur.

JULIEN.

Par fois, la grandeur désespere
Et nos amours, & not'honneur.

MATHURIN, *à Julien.*

Monseigneur nous aime
Contre son fils même
Il saura le protéger.
Mais craignez de le fâcher.

JULIEN, *à Mathurin.*

Vous le voulez?...

MATHURIN.

Je le désire.

JULIEN.

Babet... Babet... Je n'ai plus rien à dire...
Mais si l'on vient à l'affliger,
Si l'on ose lui faire injure...

MATHURIN.

Je jure
De t'en venger.

BABET.	JULIEN.
Je jure	Je jure
De ne pas changer.	De m'en venger.

LE BAILLI, *à Babet.*

Venez, craignez d'outrager
Le maître qui vous aime;
Contre son fils même
Il saura vous protéger,

MATHURIN, *à Julien.*	JULIEN, *à Babet.*
Que sa tendresse te rassure.	Ah! ta constance me rassure,
Mais si l'on vient à l'affliger,	Mais si l'on vient à t'affliger,
Si l'on ose lui faire injure,	Si l'on ose te faire injure,
Je jure	Je jure
De t'en venger.	De m'en venger.

CHŒUR.

Allez, craignez d'outrager
Le maître qui nous aime:
Contre son fils même
Il saura nous protéger.

(Le Bailli enmene Babet.)

Fin Du premier Acte.

ACTE II.

Le fond du Théâtre représente un vestibule auquel on monte par plusieurs degrés: de chaque côté, sur le devant, s'élevent deux pavillons auxquels on arrive aussi par quelques marches, la porte de l'un & de l'autre est en face du spectateur. L'espace qui conduit du bord de la scene à ces pavillons, est garni de tilleuls séparés par une charmille de six ou sept pieds de hauteur, & dans laquelle on a pratiqué des portes laterales. Le Bailli arrive mystérieusement par celles qui est à la droite du spectateur.

SCENE PREMIERE.

LE BAILLI.

UNE réflexion prudente m'a fait laisser Babet au village jusqu'au moment de l'arrivée de monseigneur, & la dite réflexion m'invite à examiner l'appartement dans lequel sa Grandeur

Grandeur m'a ordonné de la conduire. Je sais que l'on peut y entrer par les jardins. Monsieur le Comte seroit capable d'en profiter, pour rendre une visite à la future; & j'opine qu'il est de ma sagesse de me précautionner contre toute espece de surprise... Entrons... Reviendrai-je par ici ?... Traverserai-je les susdits jardins, pour aller chercher la jeune fille?... Je verrai.

(Il monte dans le pavillon placé à la droite du spectateur, & entre dans l'appartement qui est censé y être joint. Au même instant, on entend une ritournelle sur laquelle Frontin paraît par la porte du vestibule.)

SCENE II.

FRONTIN.

On n'a rien vu...
Je me suis tû...
Et tout ce que j'entends dire...
Tout ce que je voi
M'inspire
De l'effroi.

(Il examine le côté du bois à sa droite.)

Nous l'attendrons sous ce feuillage...
Je ne l'approche qu'en tremblant...
Ah! le triste personnage
Que celui de confident!...
Et son pere !
Quand il le saura!
Quel tapage! quelle colere!
Jamais il ne pardonnera.

(Le Bailli sort de l'appartement dans lequel il était entré : au même instant la Fleur arrive par la porte latérale, pratiquée dans la charmille à gauche du spectateur.)

SCENE III.

LE BAILLI, FRONTIN, LA FLEUR.

LE BAILLI.

Je suis tranquille.

FRONTIN, *tressaillant.*

Je meurs de peur.

(Le Bailli entend parler & s'arrête.)

La chaise est prête.

FRONTIN.

C'est la Fleur...

LA FLEUR.

Mais si Babet n'est pas docile...

FRONTIN.

Plus bas, plus bas.

LE DROIT

LA FLEUR.
Quelle rumeur!

LE BAILLI.
Quelle horreur!

FRONTIN. LA FLEUR.
Plus bas, la Fleur. Quelle rumeur!

LA FLEUR.
Mamefell' Babet eft bien jolie...
Mais l'enlever à Julien!

LE BAILLI.
L'enlever!

LA FLEUR.
Ah! c'eft folie.

FRONTIN.
Obéis, & ne dis rien.

LA FLEUR. FRONTIN.
J'obéis, & ne dis rien. Obéis, & ne dis rien.

LA FLEUR.
A quelle heure?

FRONTIN.
Tu le fauras.

LA FLEUR.
Si l'on m'atrape, que je meure
Si je ne vous décele pas.

FRONTIN.
C'eft mon affaire...

LE BAILLI.
Je te fuivrai.

FRONTIN.
Mais laiffe-moi.

LA FLEUR.
Je crains le pere...

LE BAILLI.
Je parlerai...

LA FLEUR.
Chacun pour foi.

FRONTIN. LE BAILLI. LA FLEUR.
C'eft mon affaire, Je te fuivrai, Je crains le pere.
Mais laiffe-moi. Je parlerai. Chacun pour foi.

(*Pendant le Trio, le Bailli rentre tout doucement dans l'appartement d'où il était forti: Frontin renvoie la Fleur; & le Comte arrive.*)

SCENE IV.

LE COMTE, FRONTIN.

LE COMTE.
Mon pere ne tardera pas, il ne foupçonne rien...

FRONTIN.
Tout-doux...

LE COMTE.

Nous sommes seuls... Le moment avance, tout est-il prêt ?

FRONTIN.

Et vous êtes résolu d'abuser d'un droit!...

LE COMTE.

Représentation inutile : Babet l'emporte, elle m'entraîne malgré moi, & j'en triompherai.

FRONTIN.

Elle est sage.

LE COMTE.

Je la respecterai.

FRONTIN.

Son cœur...

LE COMTE.

Doit être à moi.

FRONTIN.

A Julien.

LE COMTE.

Qu'elle oubliera.

FRONTIN.

Jamais.

LE COMTE.

Silence... Elle traversera ce pavillon. (*Celui qui est à sa droite.*) Mes chevaux m'attendront...

FRONTIN.

Sans moi ?

LE COMTE, *d'un ton obsolu.*

Mes chevaux m'attendront au pied de cette porte. (*Celle qui est au fond du même pavillon.*) Tu y feras avec la Fleur, & Babet aura disparu avant que l'on ait eu le tems de s'en appercevoir.

FRONTIN.

J'en frémis... Et vous la conduisez ?...

LE COMTE.

Dans la terre qui m'appartient. Elle en sera la Fermiere.

FRONTIN.

La Fermiere.

LE COMTE.

Moins je lui inspirerai de coquetterie, plus j'aurai de pouvoir sur son cœur, & si rien ne peut la réduire, il n'est point de sacrifice que je ne sois capable de lui faire.

FRONTIN.

Allons donc.

LE COMTE.

Que m'importe la terre entiere,
Quand j'ose du plus tendre pere,
Braver la tendresse & la loi ?
C'est pour Babet que je respire ;

LE COMTE.

J'ai chargé Alain de la conduire, je vais le trouver; & toi...

FRONTIN, *voyant Alain.*

Le voici.

LE COMTE.

Julien!

FRONTIN.

Alain.

LE COMTE.

Que me veut-il!

(*Alain paraît, regarde, avec empressement, de tous les côtés.*)

SCENE V.

LES MÊMES, ALAIN.

FRONTIN.

A Qui diable en a-t-il!

ALAIN.

Ça va comm' un charme.

LE COMTE.

Quoi!

ALAIN.

Oui, vraiment: j'ons regardé, confidéré, tourné, r'-tourné, & j'nons pas découvert la plus p'tite chose qui doive le chagriner.

LE COMTE, FRONTIN.

Qui?

ALAIN.

Julien qui eft inquiet, & qui m'a prié d'examiner c'-qui s' paffe.

FRONTIN, *au Comte.*

Vous l'entendez.

ALAIN.

Sans qu' vous en douticz.

LE COMTE.

Ne le fais-tu pas?

ALAIN.

C'eft c' que j'ai dit.

LE COMTE.

Tes couplets à apprendre...

FRONTIN.

Les jeunes filles à raffembler...

ALAIN.

Ça s'ra magnifique.

FRONTIN.

Eh! va-t-en.

ALAIN.

Oui, Babet vient, la chofe eft claire;
Et ça tourmente le hameau.
Mais l'beau coup-dœil que ça va faire

A son arrivée au château !
Ecuyers & gardes chaſſes...
LE COMTE, FRONTIN.
Eh ! tais-toi, tais-toi, de grace.
ALAIN.
Oh ! ſi j'étais à leur place,
Jarni ! comm' le cor ſonnerait !
LE COMTE, FRONTIN.
Mais, tais-toi, tais-toi, de grace.
ALAIN.
Jarni ! comm' le tambour battrait !
LE COMTE, FRONTIN.
Paix... La fête eſt un ſecret.
ALAIN.
Mais pour ce ſoir j'apprends mon rôle...
C'eſt un plaiſir de l' répéter;
Puis ſur le champ, ſur la parole,
J' viens tout exprès vous conſulter.
FRONTIN.
Il m'inquiete... Il me déſole...
LE COMTE.
Sur quoi viens-tu me conſulter ?
ALAIN.
Oui, Babet vient, &c.
LE COMTE.
Eh ! bourreau ! dis moi ce que tu veux.
FRONTIN, *le prend par le bras.*
A ce ſoir.
ALAIN, *voyant le marquis.*
Monſeigneur...
LE COMTE.
Mon pere !... Silence.
(*Le Comte leur recommande encore de la diſcrétion par ſes geſtes, & va au-devant du Marquis qui s'arrête en ſouriant.*)

SCENE VI.

LES MEMES, LE MARQUIS.
LE MARQUIS.
Du ſecret... Je me retire.
LE COMTE.
Mon pere...
ALAIN.
C'eſt, qu'ſauf vot'reſpect, Monſeigneur, M. l'Comte eſt bien aiſe qu'vous ayez toute la ſurpriſe d'la fête de c'ſoir.
LE COMTE.
Le traître ?
LE MARQUIS, *à Alain.*
Et voilà pourquoi vous ne m'en dites rien.
ALAIN.
Monſeigneur l'a d'viné.

FRONTIN.

L'imbécille !

LE MARQUIS, *au Comte.*

Consolez-vous, je m'en doutais.

LE COMTE.

C'est la premiere que je fais, & d'avance, je vous demande grâce pour les paroles.

LE MARQUIS.

Les plus-simples sont les meilleures

LE COMTE.

La nature est difficile à saisir.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas sa faute.

(*Frontin fait son possible pour renvoyer Alain, il ne peut y réussir.*)

ALAIN, *à Frontin.*

Ça va v'nir... si bien donc, M. l'Comte, que j'avons l'honneur de r'présenter que stila qui a fait les couplets dont vous êtes l'auteur...

LE MARQUIS, LE COMTE.

Fort bien.

ALAIN.

Il y a mis une certaine rubrique d'mots que je n'entendons pas bien spécifiquement, & j'voudrais queq'-chose d'pu clair, d'pu inconpréhensible pour à l'égard du bonheur d'lun, puis du bonheur de l'autre, c'qui fait un bonheur à deux...

LE COMTE.

J'y penserai.

ALAIN, *au Marquis.*

Et par la même occasion, j'prenons la valiscence d'-supplier Monseigneur de n'pas faire attendre Julien.

LE COMTE.

Il suffit.

ALAIN.

Sa grandeur est ben polie, mais en tête-à-tête, ça trouble un amoureux.

LE MARQUIS.

Soyez tranquille, & laissez-nous.

(*Alain sort.*)

FRONTIN, *à part.*

Je respire.

LE MARQUIS, *au Comte.*

Babet va paraître, c'est vous que j'ai chargé du soin de faire son bonheur, & je vous croyais assez galant pour aller au devant d'elle.

LE COMTE, *avec embarras.*

Le Bailli est jaloux de ses droits, & je les respecte... D'ailleurs...

LE MARQUIS.

Je veux rien savoir, & votre discrétion, l'embarras de Frontin, votre voiture que je viens de voir préparer...

LE COMTE.

Ma voiture!

LE MARQUIS.

Tout cela suppose que vous nous ménagez pour ce soir quelque surprise...

FRONTIN.

C'est vrai : (*au Comte*,) renoncez y.

LE COMTE.

Non, mon pere... Mais je veux que la mariée régale demain tout le village, & ce matin je chasse pour elle

FRONTIN.

Vous chassez ?

LE COMTE.

Sans doute.

LE MARQUIS.

Vous savez à quoi vous engage le droit que je vous permets d'exercer... Il vous donne celui de faire des heureux, & je vous l'abandonne : jugez de ma tendresse pour vous.

ALAIN, *accourant.*

V'la Babet.

LE MARQUIS, *au Comte.*

Il faut la recevoir, vous partirez après.

(*Le comte va au-devant de Babet, elle arrive à la fin de la marche suivante, conduite par le Bailli, précédée des Gardes-chasses sous les armes, & suivie de la cour du Marquis.*)

SCENE VII.

LES MEMES, LE BAILLI, BABET, SUITE.

CHŒUR.

Honneur, honneur,
Chantons en chœur.
Notre bon seigneur,
Nos plaisirs vont renaître,
Le printems nous rend notre maître.
Ah! sans retour,
Loin de la Cour
Habitez ce séjour.
Cédez au désir qui nous presse,
Partagez notre ivresse;
Honneur, cent fois honneur
A notre bon seigneur.

(*L'air de la marche continue; tout le monde se tait; Babet fait la révérence au Marquis, & lui remet son contrat de mariage, il ordonne au Bailli de la conduire dans le pavillon qui est à sa gauche, & le Bailli obéit; lorsqu'elle y est entrée, le Comte donne un coup-d'œil, & tout le cortege défile devant le Marquis.*)

(*Le Chœur répete,*)

Honneur, honneur, &c. &c.

SCENE

SCENE VIII.

LE MARQUIS, *seul.*

Quel spectacle pour un pere!... oui! j'ai lu dans le cœur de mon fils, & le désir qu'il témoigne d'interroger Babet, les soins qu'il se donne pour célebrer son mariage, l'impatience dans laquelle il est d'en voir arriver le moment, tout me prouve qu'il ne s'occupera que du bonheur de ses vasseaux.

(*Le Bailli sort de l'appartement dans lequel on l'a vu entrer; il est suivi de Babet qu'il veut retenir.*)

SCENE IX.

LE MARQUIS, LE BAILLI, BABET.

BABET.

Il est trop bon, trop généreux pour me r'buter.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je?

LE BAILLI, *à Babet.*

Reposez-vous sur moi.

BABET.

Il m'écoutera.

LE MARQUIS, *à Babet.*

Que voulez-vous?

LE BAILLI, *à Babet.*

Rentrez.

LE MARQUIS.

Approchez.

BABET.

Monseigneur...

LE MARQUIS.

Eh bien?

BABET.

J'croyais êt'hardie, & v'là qu'la parole me manque.

LE MARQUIS.

Remettez-vous.

BABET.

J'ai trop de chagrin.

LE MARQUIS.

Si vous aimez Julien, votre impatience est pardonnable mais elle ne doit point vous causer des alarmes aussi vives: qui peut les faire naître; parlez, Babet, expliquez-vous, mes bontés sont à ce prix.

LE BAILLI.

Les vertus dégénerent, & notre sagesse ne se retrouve plus dans le cœur de nos enfans.

LE MARQUIS.

Bailli...

LE BAILLI.

O tempora! ô mores!

LE MARQUIS, *au Bailli.*

M'entendez-vous ?

LE BAILLI.

Mais je sais tout, & je veillerai sur tout.

LE MARQUIS.

C'est Babet que j'interroge, & c'est à Babet de répondre.

LE BAILLI.

Votre Grandeur a raison.

LE MARQUIS, *à Babet.*

Poursuivez.

BABET.

Dans la prairie & sous l'ormeau,
Julien veillait sur mon troupeau.
Tranquillement & sans détour
Il me parlait de son amour.
Sans crainte, sans prévoir d'orage,
Nous formions les mêmes vœux,
Nous n'avions qu'un cœur à nous deux,
Tous nos jours étaient sans nuage,
Nous étions heureux.

LE MARQUIS.

Vous serez heureux.

BABET.

Votre ordonnance, vos désirs
Viennent troubler tous nos plaisirs.
Hélas ! sans vous, & pour jamais,
Nous avions le calme & la paix.

LE MARQUIS.

Vous aurez le calme & la paix.

BABET.

Malgré moi,
Je frémis de votre loi.

LE MARQUIS.

Cédez à son pouvoir.

BABET.

Ah ! quel triste devoir !

LE BAILLI.

Celui de Monseigneur
Est de veiller sur l'honneur.

BABET.

Ce lieu me fait trembler...
Ah ! si j'osais parler !

LE MARQUIS, *au Bailli.*

Qui peut la faire trembler ?

LE BAILLI.

Je balance...

LE MARQUIS.

Quel silence !
Babet; il faut parler.

BABET.	LE BAILLI.	LE MARQUIS.
Quelle peine?	Je balance...	Il balance!...
Quelle gêne!	Du silence.	Quel silence!
Ah! si j'osais parler!	Il faut dissimuler.	Babet, il faut parler.

Quel effroi pour ma tendresse!
Tout augmente ma frayeur...
Si mon sort vous intéresse,
Ah! soyez mon protecteur!
Monseigneur, Julien soupire,
C'est pour lui que je respire,
Prenez pitié de sa douleur.

BABET.	LE BAILLI.
Quel effroi pour ma tendresse!	Son chagrin & sa jeunesse
Tout augmente ma frayeur.	Vous annonce sa candeur.
Si mon sort vous intéresse,	Si son sort vous intéresse,
Ah! soyez mon protecteur.	Ah! soyez son protecteur.

LE MARQUIS.

Votre protecteur? je dois l'être, & je le suis... Mais contre qui faut-il vous défendre?

BABET.

Quand on a d'l'amour pour celui-ci, on n'saurai en avoir pour celui-là.

LE MARQUIS.

Je le crois.

BABET.

Ça n'se partage pas.

LE MARQUIS.

Je le sais.

BABET.

Faut qu'y reste où le cœur l'a placé d'la premiere fois.

LE MARQUIS.

Après.

BABET.

Mon pere & ma mere ne m'l'aurais pas enseigné, que j'l'aurais appris toute seule.

LE MARQUIS.

Où voulez-vous en venir?

BABET.

C'est qu'sauf vot' bonne grace, si c' n'était pas vous manquer d'respect, j' voudrais qu' vous commandassiez qu'on n' m'aimât pas.

LE MARQUIS.

Il serait difficile de m'obéir... Mais la demande est nouvelle...

BABET.

C' t'amour-là n' sert à rien.

LE MARQUIS.

Auriez-vous changé d'avis?

BABET.

J' n'ai jamais été du fien.

LE MARQUIS.

Et vous allez vous marier !

BABET.

Je n' fouhaite que ça.

LE MARQUIS, *au Bailli.*

Bailli, lui croyez-vous la tête bien faine ?

LE BAILLI.

Plus que vous ne penfez.

LE MARQUIS.

Et plus je l'entends, moins je puis la concevoir... Babet, Bailli... Votre filence, fes inquiétudes, la demande qu'elle m'a fait, tout cela renferme quelque myftere, & je faurai le pénétrer.

BABET.

Si Monfeigneur m'exemptais de la loi, ça n' paraîtrait p't'être pas.

LE MARQUIS.

Comment ?

BABET.

Si quelqu'un qui nous chagrine fe r'fouvenait de c' que je lui ai dit, ça paraîtrait encore moins.

LE MARQUIS.

Achevez..

BABET.

Je n' faurais...

LE MARQUIS.

Babet...

BABET.

Ça vous f'rait de la peine.

LE MARQUIS.

De la peine !

BABET.

Laiffez-moi partir.

LE MARQUIS.

Je ne puis.

BABET, *défolée.*

Eh bien!... Oui... J'obéirai... Mais fi Monfeigneur m'abandonne... Si M. le Comte...

LE MARQUIS.

Mon fils !

BABET.

Pardonnez... Mais Julien... Mon pere... Ma mere... nous n'efpérons qu'en vous.

(*Elle rentre dans le pavillon, en prononçant cette derniere phrafe.*)

SCENE X.

LE MARQUIS, LE BAILLI.

LE MARQUIS.

C'en eft trop, Bailli, je le veux, je l'exige; parlez.

LE BAILLI.

Si je l'avois instruit de ce qui se passe, rien ne l'aurait arrêtée.

LE MARQUIS, *vivement.*

Que se passe-t-il.

LE BAILLI, *montrant le pavillon.*

Les cheveaux de M. le Comte seront là.

LE MARQUIS.

Pourquoi n'y seraient-ils pas?

LE BAILLI.

Pourquoi!

LE MARQUIS.

Lui est-il défendu de chasser, de faire une honnêteté à Babet?

LE BAILLI.

Qu'il va ravir à sa famille.

LE MARQUIS.

Que voulez-vous dire!

LE BAILLI.

Ce que j'ai entendu.

LE MARQUIS.

Vous!

LE BAILLI.

Moi-même.

LE MARQUIS.

Bailli...

LE BAILLI.

Et votre Grandeur lui permet de passer une demi-heure avec cette infortunée! demi-heure critique, demi-heure fatale, demi-heure dangereuse...

LE MARQUIS.

Je connais mon fils, il en est incapable... Vous me trompez (*Dans le moment même, Julien arrive par une des portes latérales: il est à la tête des jeunes paysans, & suivi de Thérese & de Mathurin qui cherchent à le calmer.*)

SCENE XI.

LES MEMES, THERESE, MATHURIN, JULIEN, JEUNES GARÇONS.

JEUNES GARÇONS.

Oui contre un droit qui nous offense
Tout nous dit de nous armer.

LE BAILLI.

Quel outrage!

LE MARQUIS.

Quelle insolence!
Et qui peut vous allarmer!

JULIEN, JEUNES GARÇONS.

Nous respectons votre puissance,
Mais nos cœurs, nos cœurs sont à nous.

LE MARQUIS.

THERESE, MATHURIN.

Prenez pitié de leur courroux,

JULIEN.

Vous nous aimez, je vous révere,
Mais Babet, Babet, est mon bien.

(*Babet entend la voix de Julien, & vient se jetter dans les bras de sa mere.*)

SCENE XII

LES MEMES, BABET.

BABET.

C'est lui...

JULIEN, *courant à elle.*

Babet.

LE BAILLI *le retenant.*

Téméraire...

BABET.

Julien...
Ma mere...
Ne m'abandonnez pas, & je ne crains plus rien.

LE MARQUIS, *à Julien.*

Si vous redoutez ma colere,
Calmez ce courroux indiscret,
Je vois que Babet vous est chere;
Et je vous réponds de Babet,

JULIEN.

Ah! daignez, daignez me la rendre.

LE MARQUIS.

J'entends qu'elle cede à la loi.

CHŒUR.

A la loi!

JEUNES GARÇONS, *à Julien.*

Nous jurons de te défendre,
Tout le hameau sera pour toi.

LE MARQUIS.

Quelle audace!

THERESE, MATHURIN.

Voyez nos larmes.

JEUNES GARÇONS.

L'amour qui les unit doit être respecté.

LE MARQUIS, *au Bailli.*

Chaque instant, chaque mot augmente mes alarmes:
Mauriez-vous dit la vérité?

LE BAILLI.

Je tremblais de vous en instruire.

LE MARQUIS.

N'ajoutez pas à mon chagrin.

CHŒUR, *à demi-voix.*

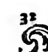
Monseigneur se tait... Il soupire.
Ah! quel sera notre destin!

LE MARQUIS.
Mon fils! mon fils! que dois-je faire ?
LE BAILLI.
Le réprimer, le contenir.
LE MARQUIS.
Vous déchirez le cœur d'un pere...
Mais, qui sait aimer, sait punir.
JULIEN.
Je ne saurais vivre sans elle.
BABET.
Je ne puis vivre sans Julien.
JEUNES GARÇONS.
Protégez un couple fidele...
THERESE, MATHURIN.
Leur bonheur est tout notre bien.
LE BAILLI.
Je tremblais de vous en instruire...
LE MARQUIS.
N'ajoutez pas à mon chagrin.
CHŒUR.
Monseigneur se tait... Il soupire...
Ah! quel sera notre destin!
LE MARQUIS.
Bailli...
LE BAILLI.
Qu'ordonnez-vous!
LE MARQUIS.
Traversez ce passage.
Il conduit au Château, renfermez-y Babet...
JULIEN, *alarmé*.
Oh! ciel!
LE MARQUIS, *à Thérese & à Mathurin*.
Suivez ses pas... Soutenez son courage.
Et vous saurez bientôt quel sera mon projet.
JULIEN, *enchanté*.
Monseigneur...
LE MARQUIS.
Gardez le silence,
Et dissipez votre frayeur.
CHŒUR.
Monseigneur nous rend l'espérance,
Et le calme est dans notre cœur,

CHŒUR.	LE MARQUIS.
Monseig. nous rend l'espérance.	Je vous ai rendu l'espérance.
Et le calme est dans notre cœur.	Mais, hélas! quel est ma douleur!
Gardons le plus profond silence,	Gardez le plus profond silence,
Et dissipons notre frayeur.	Et dissipez votre frayeur.

(Babet rentre dans l'appartement d'où elle était sortie avec le Bailli; Thérese & Mathurin; Julien & les Jeunes Garçons sortent par la porte latérale, le Marquis par celle du vestibule.

Fin du second Acte.




ACTE III.

Frontin paraît suivi de deux Domestiques, chargés d'une table & de quelques chaises.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN, DOMESTIQUES.

FRONTIN.

DANS ce pavillon... Eh bien !... à votre droite... Si vous la connaissez... Sur la table... Allez... la sotte espece que les gens. (*Il va fermer à clef l'une des portes latérales*) à double tour... & l'autre de même... Le Bailli pourrait venir, Julien serait homme à nous épier... (*)

FRONTIN, JULIEN.

Ah !

SCENE II.

JULIEN, FRONTIN.

JULIEN.

C'EST ici qu'Monseigneur va l'interroger,

FRONTIN.

Oui.

JULIEN.

Laissez-moi la voir & l'entendre.

FRONTIN.

Non.

JULIEN.

Je n'f'rai pas le moindre bruit.

FRONTIN, *le renvoyant.*

Impossible.

JULIEN.

Monsieur...

FRONTIN.

Serviteur.

JULIEN, *furieux.*

Je n'crains pas qu'ell' me trahisse... Mais gare vous si l'on m'la ravie.

FRONTIN, *le renvoyant.*

Bon soir.

JULIEN.

Oui... Si l'on ose...

FRONTIN, *fermant la porte.*

C'est dit.

(*) Julien ouvre cette porte dans le moment même.

SCENE.

SCENE III.

FRONTIN, *seul.*

Le drôle est alerte, & quand il se douterait de quelque chose, il ne seroit pas plus inquiet... & mon maître que l'histoire de sa chaise a forcé d'aller à la chasse! Il n'est pas méchant, mais il est vif, & ses Gardes, ses pauvres chiens! comme ils vont être traités! combien il va manger de gibier! on n'a pas la main sûre, quand on médite un mauvais coup, & j'en fais quelque chose... Mais il n'y a plus à balancer, & je me résigne : * une chaise ici, l'autre-là, & le bail de la ferme sur la table... La seule chose qui me rassure, c'est que Julien ne peut plus entrer c'est que M. le Marquis ne soupçonne rien : ** le voici!

(*Le Marquis sort du pavillon opposé, avec Thérèse & Mathurin.*)

SCENE IV.

LE MARQUIS, THERESE, MATHURIN, FRONTIN.

LE MARQUIS.

Il étoit essentiel que Babet ignorât mon projet, & la seule chose dont j'ai voulu qu'elle fût instruite, c'est qu'elle va passer avec mon fils la demi-heure imposée par la loi : mais le Bailli veille sur elle, le château sera fermé, les avenues en seront gardées, vous devez être tranquilles.

THERESE.

Plus not' enfant nous intéresse, & plus nous sommes fâchés des maux qu'elle vous cause.

LE MARQUIS.

C'est du fond de ce pavillon * que nous allons entendre la conversation que mon fils doit avoir avec elle, & votre âge, votre honnêteté, le repos de Julien, tout m'a décidé à vous en rendre les témoins.

(*Chaque mot que le Marquis prononce, fait trembler Frontin, qui sent l'impossibilité de lui échaper ; il pousse la porte du fond, essaye de s'esquiver, avance un pied qu'il retire aussi-tôt, & enfin prend le parti d'avoir l'air d'arranger le pavillon.*)

MATHURIN.

L'épreuve est pénible.

LE MARQUIS.

Et nécessaire; mon fils est mon successeur, & sa vertu est un bien dont je dois compte à mes vassaux... Entrons.

---

* Il entre dans le pavillon à gauche du spectateur.

** Il va pour sortir du pavillon, apperçoit le Marquis & se retire dans le fond.

* Celui dans lequel est Frontin.

THERESE.

Il craindra de vous affliger.

LE MARQUIS.

Je m'en étais flatté, mais ses chevaux sont prêts, & je n'espére plus rien. Que fais-tu là ?

FRONTIN, *en descendant.*

J'arrangeais ces chaises, & je me retire.

LE MARQUIS.

Si tu sors avant que Babet soit ici, ce soir tu péri ras sous le bâton.

FRONTIN.

Je reste.

LE MARQUIS.

Même punition, s'il t'échappe un geste, un regard, une parole qui fassent soupçonner à ton maître que nous sommes dans ce pavillon...

(*Le Marquis y entre avec Thérese & Mathurin : ils enferment les portes.*)

FRONTIN.

Si quelqu'un vouloit prendre ma place !

SCENE V.

LE COMTE, FRONTIN.

LE COMTE.

Babet, Babet va venir...
De la tendresse,
Qui me presse...
Je vais l'entretenir...
Ah ! Frontin ! qu'elle ivresse !

(*Frontin reste comme un terme. Les yeux Baissés & les bras pendans.*)

Eh bien !... Eh bien !...
Quel silence !
Quel maintien !
Frontin, je perds patience...

(*Frontin leve les yeux & les baisse aussi-tôt : il en fait de même de ses bras.*)

Eh bien !... quoi !...
Des coups d'œil !... Des gestes !

FRONTIN.

Moi !
Des gestes !... Je n'en fais pas faire,
Et je n'en ai pas fait.

LE COMTE,

Frontin !...

FRONTIN.

Non, non.

LE COMTE.

Crains ma colere.

FRONTIN.
Je n'en ai pas fait, c'eſt un fait.
LE COMTE.
Qui peut troubler ſa tête?
FRONTIN.
Non, non, & ce n'eſt pas honnête
De ſoutenir que j'en ai fait.
LE COMTE.
Laiſſe-moi, fors.
FRONTIN, *regardant ſi Babet vient.*
Que je vous laiſſe!...
On m'en a promis pour ce ſoir,
Et ſi mon ſort vous intéreſſe,
C'eſt bien aſſez de ceux que je dois recevoir.
LE COMTE.
Que t'a-t-on promis? parle... Eſt-ce ivreſſe, ou folie?
FRONTIN.
Je n'ai bu de ma vie.
LE COMTE.
Il me confond à chaque mot.
FRONTIN, *très-haut.*
A chaque mot, oh! c'en eſt trop,
Et je jure, je proteſte,
Que je n'ai pas fait un ſeul geſte,
Que je n'ai pas dit un ſeul mot.
LE COMTE, *à part.*
Le vin, la choſe eſt claire, a troublé ſa cervelle;
Si je m'emporte, il me perdra...
(Haut & avec douceur.)
Dans un inſtant, Babet viendra.
Je dois être ſeul avec elle,
Laiſſe-moi.
FRONTIN, *regardant ſi elle vient.*
Monſieur...
LE COMTE.
Je le veux.
FRONTIN.
Monſieur... LE COMTE.
Eh bien? FRONTIN.
J'ai des raiſons touchantes,
Des raiſons frappantes,
Pour l'attendre dans ces lieux.
LE COMTE.
Des raiſons touchantes?
FRONTIN.
Des raiſons frappantes.

LE COMTE.	FRONTIN.
Ah! c'en eſt trop, fors de ces lieux	Oui, pour un mot, oh! c'en eſt trop
Ou redoute ma colere:	Et je jure, je proteſte,
Non, non je ne puis plus me taire,	Que je n'ai pas fait un ſeul geſte
Va, laiſſe-moi, oui je le veux.	Que je n'ai pas dit un ſeul mot

(*Le Comte va pour entrer dans le pavillon où est le Marquis, apperçoit Babet & s'arrête ; elle est amenée par le Bailli qui la lui présente ; aussitôt qu'elle a descendu les dégrés du vestibule, Frontin les franchit & disparaît.*)

SCENE VI.

LE COMTE, LE BAILLI, BABET.

LE BAILLI, *à Babet.*

SAGESSE, simplesse & vérité ! (*au Comte.*) Noblesse, délicatesse & bonté.

(*Il salue le Comte & se retire.*)

LE COMTE, *après un moment de silence.*

Puis je espérer que Babet voudra bien me regarder ?

BABET.

M. l'Bailli m'a dit... Que j'n'avais autre chose à dire... Que de dire que j'aime Julien, je vous l'dis, & c'est tout.

LE COMTE.

Je vous ai vue souvent... Je ne vous ai parlé qu'une seule fois, & vous m'êtes échappée.

BABET.

Il était tard.

LE COMTE.

Je voulais vous répéter qu'il est impossible de vous voir sans vous aimer.

BABET.

Il y a bien long-tems que j'suis ici.

LE COMTE.

Quand vous me connaîtrez mieux, vous serez moins pressée de me quitter.

BABET.

Si j'souffrais toute seule, ce n's'rait rien.

LE COMTE.

Serais-je assez malheureux pour vous causer de l'ennui ?

BABET.

Je n'sais pas bien c'que c'est... Mais Julien m'attend, & je n' le verrai jamais trop.

LE COMTE.

Julien ! Vous ne songez qu'à lui ?

BABET.

A lui seul... Après mon pere & ma mere.

LE COMTE, *vivement.*

Et c'est de leur bonheur dont je brûle de vous parler : Babet, charmante Babet, vous le chérissez, & vous oubliez que leur âge va bientôt les mettre hors d'état de fournir à leurs besoins.

BABET.

Ils n'en auront pas tant que j'vivrai.

LE COMTE.

BABET.

Ah ! si par fois j'ai d'la tristesse,
C'est que Julien n'a plus les siens ;
Nous les regretterons sans cesse,
Et tous nos soins s'ront pour les miens
Matin & soir au labourage,
Au bois, au champ, au jardinage,
Nous travaill'rons pour les nourrir.,
Et moins nous les verrons vieillir,
Plus ils jouiront de not'ouvrage,
Et plus nous aurons de plaisir.

BABET.

C'est mon espoir.
C'est le devoir
De la jeunesse,
De ma tendresse.
De leur vieillesse
Qui m'intéresse,
J'écarterai l'infirmité,
Ce sera ma félicité.
Elle n'est point dans la richesse ;
Vivre auprès d'eux,
Les rendre heureux,
Je ne forme point d'autres vœux.

LE COMTE.

Je les verrai,
Je veillerai
Sur leur vieillesse,
Qui m'intéresse.
C'est votre espoir,
Votre devoir,
Vous m'êtes chere,
Pour tous les deux formez des vœux,
Babet, Babet, soyez sincere ;
Formez des vœux...
J'aurai soin de les rendre heureux.

BABET.

Ah ! si par fois, &c.

LE COMTE.

Vous m'enchantez, & je veux seconder vos désirs... Oui, Babet, tant de graces, tant de vertus méritent un autre sort...

BABET.

Le notre nous suffit.

LE COMTE.

Un écrit doit en être le gage, vous le trouverez dans ce pavillon, (*celui dans lequel est son pere.*) Venez l'y recevoir de ma main.

BABET, *retirant la sienne.*

C'est trop d'honneur.

LE COMTE.

Il vous met à la tête d'une des plus belles fermes de la province ; c'est trop peu pour vous, je le sens, mais soyez en la maîtresse, la souveraine ; elle est à vous & je ne m'y rendrai, je n'y jouirai de votre présence que lorsque vous daignerez me le permettre... Vous ne répondez rien ?

BABET.

C'est qu'il y a plus d'une demi-heure que j'suis avec vous.

LE COMTE.

Ah ! c'est trop braver mon hommage.

BABET.

Quel outrage
Vous ai-je fait ?

LE COMTE.

Venez, & dans ce cabinet,
Voyez quel eſt votre partage.

BABET.

Julien le verra.

LE COMTE.

De la méfiance !

BABET.

Vous remerciera.

LE COMTE.

De la réſiſtance ?

BABET.

Monſeigneur...
C'eſt trop d'honneur.

LE COMTE.

Votre famille vous eſt chere...
C'eſt ſon bonheur que je veux faire
Et vous craignez de m'écouter !

BABET.

C'eſt Julien qu'il faut conſulter,

LE COMTE.

Votre Julien me déſeſpere...

BABET.

Julien !

LE COMTE.

Babet...

BABET.

Que voulez-vous ?

LE COMTE.

C'eſt lui que votre cœur préfere ;
Et, malgré moi, j'en ſuis jaloux.

BABET.

Notre ſeul bien eſt de nous plaire ;
Et c'bien-là n'eſt pas digne d'vous.

LE COMTE.

Votre famille vous eſt chere :
Et vous craignez de m'écouter ?

BABET.

C'eſt Julien qu'il faut conſulter.

LE COMTE.

Ah ! c'eſt trop braver mon hommage.

BABET.

Quel outrage
Vous ai-je fait ?

(Julien paraît ſur le haut de la charmille, & ſuit tous les mouvemens du Comte.

LE COMTE.

Venez, & dans ce cabinet;
Voyez quel est votre partage.

BABET.

Julien le verra,
Vous remerciera.

LE COMTE.

Tout est perdu si je différe...
Vous m'offensez,
Obéissez...

BABET.

De la colere!
Ah! pardonnez...

LE COMTE.

Venez, venez...

BABET.

Ah!...

(*Il ouvre la porte du pavillon, & voit son pere; dans le moment même Julien s'empare de Babet.*)

LE COMTE.

Mon pere!

BABET.

Julien!

(*Silence général, pendant lequel le Marquis a les yeux sur son fils qui n'ose lever les siens: le Bailli paraît sur les degrés du pavillon opposé.*)

SCENE VII.

LES MEMES, LE MARQUIS, THERESE, MATHURIN, LE BAILLI, JULIEN.

LE MARQUIS, *à son fils*

Et c'est vous qui devez être leur Seigneur! leur modele!

JULIEN, *à Babet.*

Quel bonheur!

LE MARQUIS.

Et le premier exemple que vous leur donnez... Je rougis de le dire.

LE COMTE.

J'ai tout fait pour lui plaire... J'aurois tout bravé pour être son époux.

LE MARQUIS.

Vous!

LE COMTE.

Regardez-là, & jugez-moi.

LE MARQUIS.

Sortez.

LE COMTE.

J'obéirai, mais croyez que le plus cruel de mes tourmens sera de vous avoir déplû, d'avoir osé alarmer l'inno-

cence ;

LE MARQUIS.

Laissez-moi.

LE COMTE.

Ciel !

THERESE, MATHURIN.

Grace.

LE MARQUIS.

Ce mot seul vous met à votre place... C'est pour vous ; pour leur maître que leur pitié est forcée de supplier.

LE COMTE.

Leur pitié !... Bailli...

LE BAILLI.

M. le Comte...

LE COMTE.

Où sont les titres dont je viens d'abuser ?

LE BAILLI.

Les voici.

LE MARQUIS, *à part.*

Que veut-il faire ?

(*Frontin paraît sur les degrés du vestibule, avance, récule, hésite & ne sait quel parti prendre.*)

LE COMTE.

Ce sont ces titres que je déteste, qui m'ont inspiré l'odieux projet d'abuser de votre confiance. Vous avez eu, j'ose le dire, vous avez eu la faiblesse de renouveller, en ma faveur, un droit dont je ne me suis servi que pour outrager la vertu, que pour flétrir les jours d'une famille que je ne cesserai de respecter, & je rougis trop de ma faute pour ne pas ôter les moyens de la commettre, à celui de vos descendans qui serait assez malheureux pour vouloir m'imiter... (*Il déchire les titres & en jette les morceaux aux pieds de son pere.*)

LE MARQUIS.

Que vois-je !

THERESE, MATHURIN, BABET, JULIEN.

Grace, Monseigneur, grace.

LE MARQUIS.

Cruel !

LE COMTE.

Mon pere !

BABET.

Monseigneur verse des larmes, c'est vous dire de l'embrasser.

LE MARQUIS.

Oui, Babet. Le sacrifice qu'il vient de faire me répond de la tranquillité de mes vassaux, & tous mes vœux sont remplis.

LE COMTE, THERESE, MATHURIN, BABET.

JULIEN.

Je respire.

FRONTIN.

FRONTIN.

M. le Marquis je n'ai pas fait des gestes, je n'ai pas donné de coup-d'œil.

LE MARQUIS.

Ton maître ne te mettra plus à de pareilles épreuves ; & tu peux être tranquille.

LE BAILLI.

Errare humanum est.

LE COMTE, *à Babet.*

Les dons que je voudrois vous offrir ne répareront jamais l'ouvrage que je vous ai fait...

BABET.

Il est oublié.

LE COMTE.

Mais je vous ai promis une ferme...

LE MARQUIS.

En voici le bail, & je le ratifie.

CHŒUR, *éloigné.*

Babet... Babet...

CHŒUR, *en scene.*

C'est le village.

LE COMTE, JULIEN.

Ah! courons, courons sur leurs pas.

(*Tout le village arrive en tumulte, Alain tient la Fleur par le collet.*)

SCENE VIII.

LES MEMES, ALAIN, LA FLEUR, LE VILLAGE

LE VILLAGE.

Babet...

ALAIN, *à la Fleur.*

Non, non, j'ai du courage,
Et tu ne l'emmeneras pas.

LE VILLAGE.

Babet... Babet...

THERESE, MATHURIN, BABET ET JULIEN.

Calmez vos craintes.

ALAIN, *au Marquis.*

Ce coquin veut nous l'enlever.

LE VILLAGE.

Vous devez nous la conserver.

LE MARQUIS, LE COMTE.

Cessez vos plaintes

JULIEN, *prenant Babet par la main.*

Elle est à moi.

LE VILLAGE.

Elle est à toi!

ALAIN, *laisse la Fleur qui se sauve.)*

LE MARQUIS.

Je vous en ai fait la promesse.

(Tout le village tombe aux genoux du Marquis.)

LE VILLAGE.

Ah! pardon, pardon, Monseigneur!

LE COMTE.

Je vous réponds de sa tendresse,
Si vous oubliez mon erreur.

LE VILLAGE.

Ah! pardon, &c.

LE MARQUIS.

Vous avez bravé ma colere,
Je devrais user de rigueur...
Mais tout me dit que je suis pere,
Et l'indulgence est dans mon cœur.

LE VILLAGE.

Ah! comment, comment reconnaître
Tant de bonté, tant de douceur!

LE COMTE.

Je vous reponds de votre maître,
Si vous oubliez mon erreur.

CHŒUR.

Ciel! ô ciel! que ta providence.
Nous conserve un si bon Seigneur.
Il regne par la bienfaisance,
Veille à jamais sur son bonheur.

(Pendant ce Chœur, le Comte parle bas à Alain qui sort en lui faisant entendre qu'il va être obéi.)

LE COMTE, *à Frontin.*

Ils n'arrivent pas.

FRONTIN.

J'y cours.

LE MARQUIS, *au Comte.*

Je vous entends, & je veux que tout le monde s'empresse à célébrer le bonheur de Babet.

EL VILLAGE.

De tout not' cœur.

BABET, *à Thérese & à Mathurin.*

Vous l' partagez, & ça l'augmente.

(Les Pastres & les Pastourelles arrivent, accompagnés de la suite du Marquis; deux Paysans placent un trône de verdure, sur lequel on fait asseoir Babet. Le cortege est terminé par une troupe de jeunes filles au milieu desquelles avancent des Pages qui portent une corbeille, la banniere du Seigneur, & un coussin sur lequel il y a un hochet.)

SCENE DERNIERE.

LES MEMES, NICETTE, JUSTINE, ALAIN, PAGES, PASTRES, PASTOURELLES, SUITE DU MARQUIS

ALAIN, *à Babet.*

Ce soir, en vot' honneur & gloire;
Je vais danser, boire & chanter;
On a d' l'esprit & d' la mémoire
Quand il s'agit de vous fêter.
(*En lui montrant la corbeille.*)
S'il vout faut de la parure,
Vous n'auriez rien qu'à désirer,
Mais on sait que la nature
A pris le soin de vous parer.

CHŒUR.

S'il faut, &c.

NICETTE, *offrant un hochet.*

Le tendre amour qui vous inspire
Fit le hochet pour les époux:
Vous le présenter, c'est vous dire
Ce que l'hymen attend de vous.
Si les jardins de Cythere
Ont toujours même agrémens,
C'est que la fleur printaniere
S'y renouvelle en tout tems.

CHŒUR.

Si les les jardins, &c.

JUSTINE, *offrant la Banniere.*

Pour embellir votre chaumiere
Je vous offre un présent plus doux,
C'est la dévise & la banniere
Du maître qui veille sur nous.
Il nous protége, il nous aime,
Chaque moment nous en instruit.
Pour lui répondre de même
Nous n'avons pas besoin d'esprit.

LE MARQUIS, *prenant la main de son fils.*

Vous me pénétrez.

CHŒUR.

Il nous protége, &c...

(*Pendant ce dernier Chœur, le Bailli met des gants blancs; les Pastres & les Pastourelles commencent à danser, il les arrête.*)

LE MARQUIS.

Le Bailli a raison, c'est le privilege de sa charge.

(Le Bailli fait trois révérences au Marquis & danse la mariée avec Babet.)

LE COMTE, *à Babet.*

A merveille.

LE MARQUIS, *au Bailli.*

Et très-légérement.

(Menuet villageois à la fin duquel le Comte fait signe à Alain qui s'avance.)

ALAIN.

Vous enflammez : & pour long-tems ;
Tous les cœurs du village :
Mais à la Cour , ainsi qu'aux champs ;
On vous rendrait hommage.
Vos traits, vos yeux savent tout engager...
Mamzelle, Mamzelle, Mamzelle...
On plaît au Roi, comme au berger,
Quand on est jeune & belle.

CHŒUR.

On plaît au Roi , &c...

ALAIN.

Votre douceur est un trésor
Dont le sesque est avare,
Votre innocence vaut de l'or.
Tant l'innocence est rare.
Vos traits, vos yeux savent tout engager...
Mamzelle , Mamzelle, Mamzelle...
On plaît au Roi comme au berger,
Quand on est jeune & belle.

CHŒUR.

On plaît au Roi , &c.

ALAIN.

Auprès de vous toutes nos fleurs
Sont des fleurs en peinture:
Mais on devrait avoir deux cœurs
Quant on a vot' figure.
Vos traits, vos yeux savent tout engager...
Mamzelle, Mamzelle , Mamzelle...
On plaît au Roi, comme au berger,
Quand on est jeune & belle.

CHŒUR.

On plaît au Roi, &c.

BALLET GÉNÉRAL.

FIN.